

MARCEL RIOUX

# Entre la théorie et la pratique : l'utopie et l'espérance

Jacques Hamel

 Département de sociologie  
 Université de Montréal

**Marcel Rioux est décédé le 16 décembre dernier, à l'âge de 73 ans. Avant d'être sociologue et professeur du département de sociologie de l'Université de Montréal, Marcel Rioux a été anthropologue, suite à des études en ce domaine à Paris lors d'un séjour qui, selon ses propres mots, «a été le plus beau moment de [s]a vie». Il y retient une curiosité et une vie intellectuelles marquées par l'engagement social. Racontant son parcours intellectuel dans la Préface de son ESSAI DE SOCIOLOGIE CRITIQUE (1978), Marcel Rioux relate que c'est à Paris qu'il adhère au socialisme et que l'idée du savant «libre de toutes attaches» à laquelle il souscrit s'estompe pour la première fois.**

À son retour d'Europe, il comprend rapidement qu'il n'a pas sa place dans le Québec de Duplessis et de l'Église catholique. Il se retrouve à Ottawa, comme bien d'autres intellectuels francophones avec qui il se lie d'amitié : des artistes et des créateurs notamment, comme Marthe et Maurice Blackburn oeuvrant à l'Office national du film. Grâce à de telles amitiés, Rioux peut saisir *en acte* la valeur et l'importance de la création artistique sur lesquelles il reviendra souvent par après, tant dans ses recherches que dans ses enseignements. Pour l'heure, à Ottawa, il entre au Musée de l'Homme, rencontre Marius Barbeau, qui deviendra son beau-père, et, sous son influence, devient «homme de terrain» s'intéressant aux menus détails de la vie sociale de *Belle Anse* (1957) et mettant au point une *Description de la culture de l'Île Verte* (1954) devenue classique, tant l'étude de cette collectivité aux prises avec la modernisation y est fine et minutieuse. Bien plus tard, dans ses *Anecdotes saugrenues* (1989) il relatera avec humour et en un style touché par la grâce ses anecdotes de terrain.

Devenu professeur à l'Université Carleton, il entre à l'Université de Montréal en 1961, sans manquer auparavant de déjeuner avec Son Éminence le Cardinal Léger, chargé de s'assurer que cette nomination ne marque pas l'arrivée du socialisme et de

l'athéisme dans cette institution, plus généralement dans un Québec qui «commençait à bouger». Le déjeuner fut courtois, au point d'ailleurs où, selon les détails que Rioux se plaisait à raconter, le «Prince» de l'Église de Montréal ne put s'empêcher de lui confier qu'il en avait assez de bénir des ponts en compagnie du «Cheuf» et qu'il souhaitait lui aussi que cette société bouge...un peu. On ne saura jamais si Rioux lui fit la promesse de ne pas professer ses idées personnelles, jugées scandaleuses. On peut en douter puisque ce dernier ne tarde pas à profiter de la tribune qui lui est offerte pour défendre la laïcisation de l'éducation et pour introduire la pensée de Marx à l'Université de Montréal. Le Québec bouge enfin ; Rioux a appuyé l'«équipe du tonnerre» de Jean Lesage et pour lui «le 20 juin 1960 fut plus beau que le 15 novembre 1976». La «révolution» n'est cependant, pour lui, que trop tranquille. Professeur d'université, il ne dédaigne pas quitter momentanément sa chaire pour créer, avec son collègue Jacques Dofny et quelques militants syndicalistes, la revue *Socialisme* (1964) et participer à la mise sur pied du Parti socialiste du Québec.

Le Québec manifeste sa «jeunesse» et cette société est aussi le fait des jeunes, des mouvements étudiants. Rioux consacre sa leçon inaugurale à *Jeunesse et Société contemporaine* (1969) dans laquelle il décèle

une «nouvelle culture», une «nouvelle sensibilité» constituant à ses yeux une «force de frappe» (1966). À l'automne 1965, les élèves de l'École des Beaux-Arts de Montréal font grève, dénonçant les conditions d'enseignement qui y sont en vigueur. Ils réclament, d'un seul souffle, une commission d'enquête sur l'enseignement des arts et Marcel Rioux comme président, indisposant Pierre Laporte le ministre des Affaires culturelles de l'époque mais qui n'a d'autre choix que de céder. Marcel Rioux fait donc enquête — en compagnie de l'architecte Jean Ouellet, du réalisateur de Radio-Canada Fernand Ouellette, de la directrice de *Vie des arts* Andrée Paradis et du chef d'orchestre Jean Deslauriers — et livre un rapport resté fameux, par l'intelligence du constat posé et de ses propositions d'action. Rapidement rangé sur les tablettes du pouvoir en raison de l'audace manifestée, les commentateurs politiques ne cessent depuis de réclamer un retour à ce rapport de la *Commission royale d'enquête sur l'enseignement des arts au Québec* (1969) et la mise en oeuvre de la plupart de ses recommandations.

Si le «Rapport Rioux» marque un engagement officiel sur la place publique, Marcel Rioux incarne mieux que quiconque l'intellectuel engagé dans toutes sortes de mouvements populaires, pour autant qu'ils touchent à la «question du Québec» (1969) à laquelle il apporte une réponse : indépendance politique et édification progressive d'une société autogestionnaire. En d'autres termes, un projet global de société permettant aux «groupes et aux individus» une «prise en charge d'eux-mêmes et de leur vie». Ce projet a chance de s'établir au Québec, mieux qu'ailleurs en Amérique en raison de son «retard historique». Le retard historique de certaines sociétés peut, selon Trotski et Veblen, constituer un «privilège» car celles-ci peuvent alors connaître un développement manifestant un «saut qualitatif» faisant, par exemple, l'«économie» du capitalisme en cherchant délibérément à éviter ses contraintes et ses dépravations par l'exemple qu'offrent des sociétés avancées comme les États-Unis. L'utopie doit être mise à l'ordre du jour à cette fin, dans une *praxis* que les poètes et

les créateurs peuvent indiquer mieux que quiconque, à tout le moins mieux que les politiciens à courte vue et les «économistes» de tout acabit préconisant un «rattrapage» du Québec afin que cette société puisse «enfin» parvenir à la modernité, celle du «développement sauvage» et de la «société du spectacle». La sociologie doit être ici «critique», éviter d'être «aseptique» (voir «Remarques sur la sociologie critique et la sociologie aseptique» (1969), de ne poser que des constats sans horizons utopiques et politiques, au sens d'un projet collectif et global alimenté par toutes sortes de «possibles».

À la veille de l'élection du Parti québécois, en 1976, Marcel Rioux — en compagnie des poètes Gaston Miron et Gilles Hénauld et de ses collègues Gabriel Gagnon et Marcel Fournier — lance le premier numéro de la revue *Possibles* devant un public étudiant et dans un climat d'effervescence jamais égalé. Le texte éditorial est, sans doute, l'un des articles les plus fameux de Rioux, où sa pensée est résumée dans tout son humanisme et sa générosité, une pensée sociologique associée à un acte de création artistique.

La démarche [de la sociologie critique] qui explore les possibles se rapproche de celle des créateurs de possibles que sont les artistes. Que font-ils sinon produire des symboles qui contrairement aux signes qui ressortissent à la logique de l'équivalence — celle de l'économie qui a envahi toute la vie — ressortissent à la logique de l'ambivalence, i.e. qui créent un surplus de

sens, générateur de possibles. Le poète combat sans cesse l'aplatissement de la vie en signes, en équivalents qui se modèlent sur la valeur d'échange de l'économie politique. La recherche des possibles — dans toutes les activités humaines — manifeste un effort pour sortir de cette économie politique qui domine la vie de part en part.

*Possibles* est un carrefour de la pensée de sociologues, d'intellectuels de tous horizons, de créateurs, de militants ; un forum pour un projet de société dont l'accomplissement semble si proche. Le référendum de 1980 vient tempérer l'utopie qui le caractérise. Marcel Rioux quitte l'université au lendemain du «beau risque» évoqué par René Lévesque lors de la venue du gouvernement conservateur de Brian Mulroney et mis en vedette par Pierre-Marc Johnson avant la défaite de son parti en 1985. La nouvelle préface (1981) de *La question du Québec* porte les premières manifestations de la désillusion et d'un pessimisme qui s'accroissent dans «Requiem pour un rêve» (1987) et dans son dernier ouvrage *Un peuple dans le siècle* (1990), écrit suite à sa dernière conférence à l'Université de Montréal, donnée dans le cadre du cours «Culture, connaissance et idéologie» dont il a été pendant longtemps le titulaire.

Marcel Rioux abandonne peu à peu ses «rituels» quotidiens de venir manger à sa table de Chez Vito et de bouquiner chez Renaud-Bray, envahissant ces deux endroits de sa bonhomie et de son rire communicateur. Il reste dans l'ouest de la ville, chez

lui, dans un building dominant une autoroute dont la construction a brisé le quartier et sa vie communautaire et fait reculer encore plus la nature et la vie animale que Rioux se plaisait tant à observer que s'il «n'avait été sociologue [il] aurait été naturaliste à la manière de Buffon ou de Thoreau». Il s'éteint tout doucement dans son appartement. Il aurait sans doute préféré mourir pendant une *Saison à la Renardière* (1988), dans sa maison de Trois-Pistoles qui s'avance dans le fleuve et devant laquelle l'horizon semble sans fin.

Il laisse une oeuvre qui lui survivra sans aucun doute. L'ouvrage *Sociologie critique création artistique et société contemporaine*, récemment paru aux Éditions Saint-Martin, en souligne l'importance. Cette oeuvre nous rappellera sans cesse le bon souvenir de Marcel Rioux, comme cette fois où travaillant, par un après-midi radieux de l'été 1990, dans la bibliothèque du Dartmouth College, haute institution universitaire appartenant à la «Ivy League», j'avais observé pendant un long moment une étudiante en train de lire attentivement *Essai de sociologie critique*, et ce non sans émotion. En effet, que dans une institution symbolisant au mieux l'empire américain, une étudiante lise un ouvrage où se côtoient des positions théoriques relevant du marxisme et des parti-pris politiques conduisant à l'indépendance de cette société nord-américaine qu'est le Québec, n'est-ce pas la réalisation concrète de l'utopie à laquelle nous convie sa pensée. ■

## 2<sup>e</sup> SYMPOSIUM DE RECHERCHE SUR LA FAMILLE

2-5 novembre 1993

Un deuxième symposium de recherche sur la famille se tiendra à l'Université du Québec à Trois-Rivières, du 2 au 5 novembre 1993. Rappelons que le premier symposium, tenu en 1991, a récemment donné lieu à la publication d'un ouvrage d'au-delà 700 pages (voir la rubrique des publications récentes).

Toute personne désireuse de présenter une communication, doit faire parvenir un résumé d'au plus une (1) page, en indiquant également ses coordonnées précises, **avant le premier avril 1993** à l'adresse suivante :

2<sup>e</sup> symposium de recherche sur la famille

a/s Mme Ruthe Laliberté-Marchand

CSS du Centre du Québec

C.P. 1330, Trois-Rivières, QC

G9A 5L2

Téléphone : 819-378-5481

Télécopieur : 819-378-6857

Une *Bourse d'études graduées* est également offerte par l'organisation du symposium ; le concours s'adresse à tout(e) étudiant(e) acceptant de faire son projet de maîtrise ou de doctorat sur la famille au Québec. Pour plus de renseignements, contacter l'adresse ci-haut mentionnée.